DU RAPPORT PHILOSOPHIQUE

N° 278.

DES

FACULTÉS DE L'HOMME,

D'APRÈS

LE SYSTÈME PHRÉNOLOGIQUE,

ET DE QUELQUES OBJECTIONS A CE SYSTÈME;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 août 1836, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR EUGÈNE MILLON, de Châlons-sur-Marne,

Département de la Marne;

Élève du Val-de-Grâce, Sous-Aide à Metz.



C'est par une dissection ingénieuse et soignée des esprits et des caractères que se trouveront divulgués les secrets des dispositions individuelles des hommes, et sur cette connaissance on basera enfin, avec plus de justesse, les préceptes de la guérison de l'âme.

BACON, de Dignitate et augmentis scientiarum, lib. VII, cap. 3.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1836.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	BRESCHET.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA, Examinateur.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, Examinateur.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, Suppléant. GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Anatomie pathologique	CRUVEILHIER.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS, Président.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans noveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL. ROSTAN, Examinateur.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET. SANSON (aîné). ROUX. VELPEAU.
Clinique d'accouchemens	DUBOIS (Paul).

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DUBOIS

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
BÉRARD (Auguste).	JOBERT.
BOUCHARDAT.	LAUGIER.
BOYER (Philippe).	LESUEUR.
BROUSSAIS (Casimir).	MÉNIÈRE.
BUSSY, Examinateur.	MICHON, Examinateur.
DALMAS.	MONOD.
DANYAU.	REQUIN.
DUBOIS (Frédéric).	ROYER-COLLABD.
GUÉRARD.	ROBERT, Suppléant.
GUILLOT.	VIDAL.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend enr donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

Regrets !!!

A MA BONNE MÈRE

Gage de reconnaissance et d'amour.

E. MILLON.

DU RAPPORT PHILOSOPHIQUE

DES

FACULTÉS DE L'HOMME,

D'APRÈS

LE SYSTÈME PHRÉNOLOGIQUE,

ET DE QUELQUES OBJECTIONS A CE SYSTÈME.

C'est un sujet qui peut paraître assez peu médical, pour une thèse de médecine, qu'un sujet purement phrénologique ; et j'avoue qu'en prenant pour modèle les thèses déjà soutenues, j'aurais traité de matières bien plus étroitement liées à la pratique ou aux théories médicales. C'est surtout du point de vue où je me suis placé, en prenant pour texte le rapport philosophique des facultés de l'homme, que je semble m'écarter de l'objet de mes études; car j'aurais pu envisager

la phrénologie comme science morale de l'homme, et réagissant à ce titre sur la médecine, puisque l'influence de l'homme moral sur l'homme physique n'est pas plus contestée aujourd'hui, que celle de l'homme physique sur l'homme moral. Mais il y a là des applications si nombreuses, si variées, qu'elles dépassent de beaucoup et mes forces et mes études, et surtout mon expérience. Je dois donc le déclarer franchement, c'est par une prédilection toute particulière que je me suis laissé aller à traiter un sujet uniquement phrénologique. Et pourquoi ne le ferais-je pas, lorsque des examens nombreux m'ont fait passer en revue toutes les parties de la médecine? Pourquoi, lorsqu'on ne peut plus refuser aux études psychologiques d'avoir de nombreux points de contact avec les études physiologiques, de n'être même qu'une branche de celles-ci? Peut-être m'accordera-t-on d'être plus propre à saisir ces points de contact, à en déduire les applications médicales et thérapeutiques, quand j'aurai fait preuve d'étude et de méditation sur cette matière : je n'en demanderais pas davantage. D'ailleurs, je ne sais pourquoi cette idée de thèse a toujours réveillé dans mon esprit, de si loin que je m'y sois arrêté, l'idée d'une opinion que l'on soumet à la discussion et à la controverse : ceux qui blâmeraient mon sujet sur tout le reste m'accorderont, j'en suis sûr, que, sous ce rapport au moins, je n'ai pas mal choisi.

Avant d'entrer pleinement en matière, je dois marquer d'une façon nette et précise le terrain où je veux m'engager; je dois définir avec clarté ce que j'entends par rapport philosophique des facultés de l'homme, d'après le système phrénologique. J'entends, par ce rapport philosophique, que les facultés de l'homme, que les organes encéphaliques, pour parler le langage de la science, déduits de l'observation par *Gall*, établis et localisés par lui de la manière la plus empirique, sont pourtant soumis, dans leurs rapports, à un ordre, à une gradation constante, à une loi véritable, en vertu de laquelle ils s'élèvent, se rehaussent, se sublimifient, à mesure que des régions inférieures de la tête ils montent aux régions les plus hautes. C'est une superposition régulière et logique, qui fait que, sans secousse, les instincts du plus

bas étage se convertissent en sentimens hautement moralisateurs, et que les notions les plus rudimentaires de l'intelligence s'élèvent à de magnifiques combinaisons. Et cela devait être, puisque c'est la loi générale de la nature de procéder ainsi; dans ses œuvres, tout se tient, tout s'enchaîne: autrement en saisirions-nous jamais l'immensité? De la substance inorganique la plus brute à l'homme, elle arrive, en gradations insensibles, et ce n'est réellement que par des coupes artificielles qu'on a classé tous les corps en trois grands règnes; aussi la ligne qui les sépare entre eux est-elle souvent incertaine. De même en phrénologie, les trois grandes divisions admises pour les instincts ou penchans, les sentimens et l'intelligence, sont des divisions factices qui restent parfois indécises. C'est ainsi, pour prendre de suite un exemple, qu'aux limites de l'intelligence et des sentimens, se trouve l'idéalité, sentiment du beau, organe qui participe également aux faits intellectuels et aux faits moraux; et quand il s'agit de séparer les sentimens des instincts, la ligne de démarcation est encore moins bien tracée.

Mais j'espère que cette vérité ressortira mieux de l'examen complet et méthodique de tous les organes, auquel je vais me livrer.

Je pars de la région postérieure de la tête, et là, tout à fait à la base, se trouve l'amativité de *Spurzheim*, l'amour physique de *Gall*: sens génésique, instinct de la reproduction, penchant bien fondamental, sans doute, que celui qui perpétue l'espèce. Mais il ne suffit pas de produire, il faut conserver: aussi la philogéniture, l'amour des enfans, l'instinct qui porte les animaux à protéger le produit de leurs amours repose-t-il immédiatement sur l'amativité. Dans quelques espèces animales, la philogéniture se trouve tout à la fois développée chez le mâle et la femelle, mais c'est l'amour maternel qui a toujours été regardé comme le type de cette faculté. De la philogéniture à l'habitativité, c'est-à-dire de l'amour des enfans à l'amour d'un lieu, au choix du domicile, au besoin de se fixer, il semble qu'on marche de conséquence en conséquence, aussi n'est-ce qu'un degré plus haut dans notre échelle.

En dehors et au niveau de l'habitativité, et par conséquent toujours au-dessus de la philogéniture, c'est le besoin de l'attachement que l'on remarque. Le sens de l'amitié, le principe de la sociabilité, c'est là ce qui agrandit les rapports de l'homme, encore bien bornés, avec les trois organes précédens; et l'on ne contestera pas à ce premier groupe d'être primitif, puisque nous ne lui devons encore que le mariage et la tribu, la famille et la patrie.

Quelques phrénologistes se sont demandé si ce n'était pas encore dans la philogéniture qu'il fallait chercher les liens qui attachent l'enfant à la mère, le fils à la famille. Je ne crois pas qu'il y ait dans cette faculté de quoi expliquer toutes les phases de ce dernier sentiment; ce sont d'autres penchans qui attachent d'abord l'enfant à la nourrice ou à la mère; c'est le besoin de l'alimentation, puis celui de sa conservation, puis le sens de l'attachement, qui vient à son tour et pour ainsi dire dans son ordre d'ascension, puis une série de sentimens, qui occupent le rang le plus élevé dans les régions de la moralité et au sommet desquels je place la vénération. Je trouve dans cette évolution virtuelle une noble et belle destinée des sentimens de l'enfant, de la piété filiale, qui, déposée en germe dans des besoins irrésistibles (ce qui était nécessaire à la conservation de l'individu), ne grandit et ne se développe qu'à des conditions souverainement morales.

Mais élevons-nous toujours sur la même ligne en prenant pour ainsi dire pour base les élémens constitutifs de la société que nous venons d'établir, et nous arriverons à tous les sentimens qui dérivent de cet état primitif : ainsi d'abord le désir de plaire aux autres, de se concilier leur estime (approbativité de *Spurzheim*); puis ensuite l'estime de soi, sorte de modérateur de l'organe précédent, antagoniste puissant qui tend à nous élever autant que l'autre nous déprime, sentiment qui pousse aux distinctions, aux honneurs, à la dignité; c'est en lui que réside la conscience de sa propre supériorité, le principe de la domination : en effet, du moment où les hommes étaient destinés à vivre en société, les uns devaient naître pour dominer et les

autres pour obéir. Servitude et domination, ce sont les deux conditions fondamentales du pacte social, qui se produisent sur toutes les formes hiérarchiques et gouvernementales. Il n'est pas vrai que les hommes naissent égaux, car l'égalité serait l'identité d'organisation, et la nature n'a pas deux faits identiques.

Enfin nous sommes au sommet, où nous trouvons l'organe de la fermeté. Pouvait-il être un plus heureux auxiliaire du sentiment de domination que le sentiment de persévérance et de ténacité, que la volonté par excellence ! Mais ce n'est point là le seul rapport de ce dernier organe : placé sur le vertex de la tête, il exerce de tous côtés une influence remarquable sur les facultés qui se groupent autour de lui. Pour apprécier cette influence, je vais reprendre, sur les parties latérales de la tête, les divers organes qui s'y trouvent, et montrer entre eux la même harmonie, la même méthode, la même loi d'ascension.

Sur les parties latérales de la tête est, en avant, l'organe de l'alimentivité, le besoin de l'alimentation, auquel il faut rapporter les sentimens impérieux de la soif et de la faim (1); à la même hauteur, en

---

(1) Je ne parle pas ici des sens de respiration, de phonation, de succion chez l'enfant qui tète encore lorsqu'on lui a retiré la mamelon, de mastication, de déglutition, d'exonération, de station, de progression et d'équilibration chez l'adulte. Ces sens, ou plutôt ces fonctions, doivent avoir des organes encéphaliques qui leur correspondent, puisqu'ils existent et sont plus ou moins soumis à notre volonté. Mais la phrénologie, qui en sent la nécessité, ne les énumère pas, parce qu'elle se fonde sur l'observation, et que l'observation ne les a pas encore révélés. Suivant toute probabilité, c'est à la partie tout à fait inférieure qu'ils existent, ce qui est parfaitement en harmonie avec la loi d'ascension que j'expose. Je crois devoir ajouter, à ce sujet, que quelques phrénologistes ont repoussé trop légèrement les vivisections du cervelet chez les animaux, et les résultats qu'on en a retirés pour l'équilibration et la progression. Le cervelet est certainement assez volumineux pour comprendre plus d'un organe et concourir à régulariser ces deux fonctions, en même temps qu'il préside à l'amour physique. Je me rappelle avoir rencontré, il y a quelques années, au Luxembourg, un vieillard dont la pro-

arrière et tout à fait sur le côté de la tête, est encore l'amour de la vie, l'instinct de la conservation qui naît avec l'homme et meurt avec lui. C'est à cette faculté toute instinctive qu'il faut rapporter l'effroi qui s'empare de nous à la vue d'un précipice : ce sont deux organes si simples, d'une manifestation si primordiale, qu'il suffit de les énoncer pour justifier leur position à la partie la plus inférieure de la tête. Immédiatement au-dessus d'eux se trouve un penchant qui dérive des deux facultés précédentes, et surtout de la première; *Spurzheim* l'a nommé sens de la destructivité, *Gall*, penchant au meurtre. Celui-ci osa le premier le ranger parmi les facultés de l'homme. Je ne puis résister au désir de citer la page énergique dans laquelle M. *Jos. de Maistre* a démontré la généralité de ce penchant : « Dans le vaste domaine de la nature vivante il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres les uns contre les autres; dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà dans le règne végétal on commence à sentir sa loi; depuis l'immense catalpa jusqu'au plus humble graminé, combien de plantes meurent et combien sont tuées! Mais dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence; une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violens. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie et des quadrupèdes de proie; il n'y a pas un instant de

---

gression était singulièrement dérangée dans sa direction. Ce n'étaient pas les titubations incertaines de l'ivresse, mais bien une véritable marche circulaire, qui lui faisait exécuter tour à tour, à droite et à gauche, des quarts de cercle; il revenait à la ligne droite, qu'il s'efforçait de suivre par un pas en arrière et en dedans du quart de cercle décrit.

la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus des nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui vit : il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour se défendre, il tue pour attaquer, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer... Ses tables sont couvertes de cadavres; le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout : mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? Non, sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les extermine tous? Lui; c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme (1). »

Nous arrivons à la sécrétivité de *Spurzheim*, c'est-à-dire que l'instinct de la destruction nous mène à celui de la ruse, sens du chat, du renard, et de tous les animaux chasseurs qui guettent leur proie, faculté qui s'adjoint à la destruction, la sert puissamment et semble vraiment n'en être qu'un simple corollaire.

Avant de nous élever plus haut il faut remarquer, sur la même ligne et au même niveau que la destruction et la ruse, une faculté qui n'est pas moins fondamentale : la défense de soi-même. *Gall* nomme cet instinct courage, amour des rixes et des querelles, et *Spurzheim*, combativité. Mais la première de ces dénominations suppose la simultanéité d'action de plusieurs autres facultés, et surtout de facultés morales; les trois dernières dénominations sont synonymes, et expriment aussi la combinaison de la défense de soi avec le penchant à la destruction ; ce sont là des erreurs de généralisation qui s'expliquent facilement par la loi que j'expose : les rapports d'action se sont montrés aussi intimes que les rapports de position. La défense de soi touche aussi en arrière à la philogéniture. Sans invoquer le dévoûment et le courage traditionnels des mères, il suffira de rappeler la poule s'élançant pour la défense de ses poussins sur des animaux dix

(1) *Jos. de Maistre*, Soirées de Saint-Pétersbourg.

fois plus forts et plus gros qu'elle, pour faire comprendre facilement un pareil voisinage.

Au-dessus de la ruse, au-dessus de la défense de soi, s'élève un large organe : celui de la circonspection. De la ruse à la circonspection, la transition morale est indiquée rien que par les mots. L'étendue de cette faculté et sa situation élevée lui donnent déjà une sorte de réaction sur tous les organes; elle observe dans leur intérêt commun, et tous profitent à son influence modératrice. Son excès conduit pourtant à la timidité, à l'incertitude, à l'indécision ; il faut, comme toutes les facultés, qu'elle soit développée dans de justes limites.

Au-devant de la circonspection, et toujours au-dessus de la ruse, est l'acquisivité de *Spurzheim :* désir de posséder, instinct des provisions, organe originel de la propriété, sentiment du tien et du mien. Certainement c'est un penchant bien gravé dans le cœur de l'homme que celui-là, bien qu'il ait été oublié jusqu'à l'école écossaise.

Et quel entourage phrénologique! Au bas, la ruse ; en arrière, la circonspection ; en avant, le sens de la construction, dont je parlerai bientôt! N'est-ce pas la propriété avec tous ses moyens? Ils sont bien instinctifs, me direz-vous : mais attendez; ces rapports sont ceux du bas étage. Suivons l'organe dans sa direction ascensionnelle, et que trouvons-nous? La conscience qui le refrène, l'espérance qui le dégage et le moralise! Conscience, espérance ! nous sommes encore arrivés au sommet. Entre ces deux facultés, et au-dessus d'elles, il n'y a plus que la vénération. Je l'ai déjà considérée comme le faîte des sentimens qui président à la piété filiale; et le père et la mère ne sont pas les seuls que ce sentiment révère; il fait asseoir le génie et la vertu au foyer paternel, et il les salue tous ensemble, et il s'incline devant eux. La vénération n'a de limites que l'immensité de la nature et de ses œuvres; encore passe-t-elle de ce qui est à ce qui n'est pas ou n'est plus; des êtres réels aux êtres fictifs, des faits à l'abstraction, du monument à la conception, de l'œuvre à l'idée.

Je pourrais actuellement passer des plus hautes régions de la moralité aux régions intellectuelles, et descendre jusqu'aux perceptions élé-

mentaires de celles-ci. Je trouverais sans peine des organes de transition, des facultés qui, par des nuances graduelles, de sentimentales deviendraient intelligentes, car nulle part la chaîne n'est interrompue. Ici l'œuvre est complète ; les sentimens sont le couronnement et la clef de l'édifice, comme les instincts en sont la base et les fondemens. Mais une marche contraire fera mieux ressortir la loi d'ascension que je me suis proposé d'établir; elle sera d'ailleurs plus conforme à la marche que j'ai précédemment suivie.

Vers la partie centrale et inférieure des facultés intellectuelles, à la racine du nez, existe un premier organe que *Spurzheim* a nommé individualité. C'est la mémoire des choses, selon *Gall*, et, quand on cherche à approfondir quel sens ont imposé à cet organe des idées plus générales, en lui appliquant la dénomination d'individualité, on trouve que *Spurzheim* et ses successeurs ont compris par là la notion la plus rudimentaire des objets, notion primitive qui nous apprendrait que tel objet n'est pas tel autre, que *ceci* n'est point *cela*, sans qu'il s'y joigne aucune idée de forme, d'étendue, de couleur, de résistance, etc. Est-ce un organe que l'on doive conserver? cette notion première, et vraiment abstractive de l'objet, existe-t-elle réellement? J'avoue que pour mon compte je n'y attache pas une grande importance. Il y a des individus qui distinguent, qui subdivisent à l'infini, qui perçoivent des nuances impalpables; il en est d'autres, au contraire, qui ne peuvent s'astreindre aux détails, qui oublient les objets avec une extrême facilité, et à qui ces objets, lorsqu'ils les revoient, sourient toujours d'une fraîche nouvelleté, comme dit Montaigne. Mais cette application différente des intelligences ne peut-elle pas s'expliquer par une perception plus ou moins sûre de la forme, de l'étendue, du coloris? Je laisse à d'autres le soin de résoudre la question, me retranchant dans le doute. Les observations qui établissent les facultés perceptives de l'intelligence à la région inférieure du front, sont sans doute nombreuses et incontestables; mais, dans la classification actuelle, *Spurzheim* a introduit assez de vues spéculatives (et je crois que c'était là un besoin, et que ce fut un progrès de la science), pour

qu'on puisse rejeter tel organe, ou au moins telle dénomination d'organe, quand des idées plus philosophiques en auront montré la nécessité. Je passe maintenant à l'examen des autres facultés perceptives, des sens intérieurs, comme les a nommés *Spurzheim*. Il est inutile, je pense, d'insister sur la nécessité de ces organes. La sensatiou ne s'opère pas dans les sens extérieurs ; ce n'est pas l'œil qui voit ni l'oreille qui entend. Les appareils sensoriaux sont chargés simplement de recevoir et de modifier les impressions des corps, leurs nerfs de conduire ces impressions ; le cerveau seul perçoit, et il lui a fallu des organes pour se mettre en rapport avec chaque propriété des corps, forme, étendue, couleur, etc ; aussi trouvons-nous sur la même ligne l'organe de la configuration ou de la forme, celui de l'étendue ou de l'espace qui sépare les objets, celui de la pesanteur ou de la résistance qui correspond au toucher, puis enfin celui du coloris : ici le mot l'emporte. Il est à noter qu'il n'existe pas d'organe pour le sens des saveurs, ni pour celui des odeurs ; ils doivent exister cependant, et de plus ils doivent être là. Mais la phrénologie manque d'observations à ce sujet, elle s'abstient d'en parler. L'organe de l'ouïe ne semble pas non plus être représenté. Mais au milieu des organes que je viens d'indiquer, et en arrière d'eux, se trouve l'organe du langage, le premier que découvrit *Gall*. Pour peu qu'on y réfléchisse, c'est là le véritable représentant de l'ouïe, et cet organe n'a pas d'autre destination primitive. Il y a quelque chose de vrai dans l'opinion des anciens philosophes, qui avaient placé dans l'oreille la faculté du langage. Le langage est dans l'oreille de la même manière que la peinture est dans l'œil du peintre, et le génie du sculpteur ou du mécanicien dans la main. Le principe de ce raisonnement est faux, mais les rapports sont exacts. Le langage n'est autre chose, en dernière analyse, que la mémoire des sons articulés ; je dis mémoire comme je dirais perception, parce que cet organe doit avoir sa mémoire tout aussi bien que les autres organes intellectuels, qui perçoivent, se souviennent, jugent, imaginent : perception, mémoire, jugement, imagination, sont en effet des modes ou attributs des facultés intellectuelles, de même que la sensation,

l'affection, la volonté, la passion, sont des modes ou attributs des facultés instinctives et morales. Si le mot langage entraîne chez nous l'idée d'une si haute faculté, c'est que tous ces organes de la région inférieure n'entrent jamais en action isolément ; toutes les plus hautes facultés morales et intellectuelles viennent s'y réfléchir. Le style c'est l'homme, a dit Buffon ; cela est vrai, phrénologiquement vrai; mais le peintre aussi est dans le produit de son pinceau, l'architecte dans l'édifice qu'il élève, le statuaire dans le marbre qu'il modèle et vivifie ; en un mot, tout artiste est tout entier dans son œuvre. Pour comprendre les manifestations simples et primitives du langage, il faut l'observer chez les animaux (1), qui le possèdent aussi bien que l'homme, avec la différence de leurs organes, dans une proportion rigoureuse. Il n'est pas inutile non plus de remarquer que chez l'enfant cet organe est celui que l'on cultive le premier, et avec le plus de soin; cette éducation est certainement pour beaucoup dans la supériorité et le développement auquel il arrive chez l'homme.

Avec le premier ordre de facultés perceptives que je viens d'exposer, et qu'on peut regarder comme le piédestal, comme la base de l'intelligence, l'homme a bien l'idée de l'existence des corps avec leur modification de forme, de couleur, de résistance, de saveur et d'odeur, mais il ne va pas au-delà. Cependant il sait *compter* les objets, les *disposer* suivant un certain ordre; il sait *apprécier leur durée*, se diriger au milieu d'eux, car il n'a pas été dit qu'il serait un point fixe et immobile, sur lequel viendraient se réfléchir toutes les impressions physiques ; il va au-devant d'elles, et les recherche ou les évite suivant ce qu'il en retire de satisfaction ou de déplaisir. Eh bien ! ce second ordre de facultés élémentaires nécessaires à l'homme est précisément l'ordre dans lequel s'élèvent et se dirigent les organes phrénologiques, se portant de l'angle externe de l'œil à la partie moyenne du front. Ainsi l'homme compte

---

(1) Lisez la belle démonstration de *Leroy*.

les objets (calcul) ; il les dispose suivant un certain arrangement (ordre) ; il apprécie leur durée (temps) ; il se meut au milieu d'eux (localité ou sens de l'orientation). J'allais oublier un organe que j'ai déjà signalé dans le voisinage de l'instinct de la propriété, l'organe de la mécanique, le sens de la construction. Il est en arrière des facultés que je viens d'énumérer; il met en œuvre les matériaux qu'elles lui fournissent : sorte d'instinct qui, par son rapport antérieur, devient intelligence; transition qui semblerait difficile au premier abord; et voyez sur quels organes il s'appuie en avant : l'ordre, le calcul! Tout ne se tient-il pas, ne s'enchaîne-t-il pas ici, d'une façon non moins admirable que pour les instincts et les sentimens? Poursuivons.

Si l'on se rappelle bien ce qui est fourni à l'homme par les organes précédens, il possède, avec leur secours, une notion complète des objets à leur place; mais si ces objets viennent à se succéder et à changer, s'ils entrent dans des rapports différens, s'il sont frappés d'accidens nouveaux, il n'a rien encore pour se reconnaître dans ce mouvement, qui sera le chaos pour lui, et moins que le chaos, pour lequel il faut l'idée d'une succession irrégulière et confuse. Mais au-dessus du sens de l'orientation, de cet organe qui a commencé le mouvement par l'homme, en lui permettant de franchir toutes les limites que semblaient lui imposer les corps environnans; au-dessus de cet organe existe l'éventualité qui le met en rapport avec tout ce qui se meut, se succède, change ou se modifie. C'est la perception des événemens, en d'autres termes, l'éducabilité de *Gall*, la mémoire des faits.

Élevons-nous encore, et nous atteignons à ce que l'intelligence a de plus sublime et de plus relevé : c'est d'une part la comparaison, organe qui n'envisage plus l'objet sous une seule de ses faces, dans une seule de ses propriétés (ce qui est le rôle de chaque organe perceptif en particulier, du coloris pour les nuances, de la configuration pour les formes), mais qui rapproche, qui compare tout, et les corps entre eux, et les propriétés de ces corps, et les idées elles-mêmes. Sentimens, instincts, perceptions intellectuelles, tout

rentre dans sa compréhension; tout est du ressort de ses combinaisons; rien n'échappe à sa force d'abstraction et de généralisation. C'est, d'une autre part, le sens de la causalité, l'esprit métaphysique, ce désir du pourquoi, qui, dans les phénomènes observés, s'inquiète toujours du rapport de la cause à l'effet. C'est une faculté souveraine, qui, partant du fait, mais bientôt s'isolant de lui, marche à la déduction des forces et des lois naturelles. « Cette faculté, dit M. *Lélut* (1), se demande la cause de telle ou telle existence, puis, en remontant toujours, celle de toutes les existences, et c'est ainsi qu'elle arrive à la notion du créateur de toutes choses. » Mais il faut à l'organe son summum d'activité, pour atteindre ainsi à l'idée la plus grande et la plus belle qu'il soit donné à l'homme de concevoir. Dans son application simple et rudimentaire, il ne va pas au-delà du rapport de cause à effet entre la sensation et l'objet; aussi l'idée de Dieu, fournie par une haute intelligence, se matérialise-t-elle, sous forme d'idoles, pour devenir perceptible à des organisations infimes et grossières. Dans tous les cas, la vénération s'en empare, en raison de son développement et de son activité.

Maintenant, comment allons-nous passer aux facultés morales? Quel est le sentiment qui s'intellectualisera au contact de ces organes sublimes, qu'on peut résumer sous les noms de raison et de philosophie? c'est la bienveillance. Et selon moi, il y a un grave sujet de méditation à voir le plus haut sentiment de l'intelligence se faire sentiment philanthropique, esprit humanitaire. Dieu et l'homme, la religion et la charité, au faîte des sentimens et de l'intelligence! Je ne sais point d'alliance plus grande ni plus magnifique. « Voici, s'est écrié tout récemment, à l'occasion de la bienveillance, une voix bien puissante; voici une pensée qui me vient: puisse-t-elle vous intéresser! Cette faculté est celle qui reçoit le prix Monthyon de vertu à

(1) M. *Lelut*, Qu'est-ce que la phrénologie? 1836, p. 300.

l'Institut. On la donne à ceux qui ont rendu de grands services à leurs semblables, des services désintéressés, aux dépens de leur vie, aux dépens de leur fortune et de tout ce qui semblerait devoir les attacher à la vie ; c'est une espèce de charité universelle, de bienveillance qui s'applique à tout le monde, qui même s'étend aux animaux et aux objets inanimés. C'est le désir incoërcible de faire le bien à quelque prix que ce soit, sans considération de l'estime, du prix, de la rémunération quelle qu'elle soit, qui est attachée aux bonnes œuvres. » Et plus loin : « Je suis resté convaincu que la bienfaisance est aux yeux des hommes, dont le jugement n'est pas corrompu par le fanatisme, la vertu par excellence ; et j'ai été vivement frappé de cette idée. » (1)

Pour compléter l'examen que j'ai commencé, il me reste encore à parcourir quelques facultés que j'ai omises à dessein, parce que, constituant une sorte de groupe à part, elles s'élèvent entre les organes du sentiment et de l'intelligence, participent des uns et des autres, et arrivent suivant une ligne parallèle à eux, et, comme eux, d'ascension en ascension au sommet de la tête. La première de ces facultés est le sens de la mélodie, l'organe des tons de *Spurzheim*. Il commence à la hauteur de l'organe du temps, qui se trouve, comme cela devait être, le plus rapproché de lui, et a, dans son action, d'intimes rapports avec lui. Cette faculté, comme celle du langage, est sous la dépendance de l'ouïe ; mais elle exige un sens intérieur particulier, incontestablement plus pur et plus relevé, et la place qu'elle occupe si fort au-dessus du langage, si près du sens de la poésie, me semble conforme en tout à l'ordre hiérarchique de nos organes. Immédiatement au-dessus, c'est la gaîté, la saillie ; il faut à l'organe cette double dénomination pour faire comprendre les deux parts qui se réunissent en lui, l'une de sentiment, l'autre de raisonnement et

---

(1) M. *Broussais*, Cours sténographié de phrénologie.

d'intelligence. Entre saillie et gaîté, si l'on pouvait trouver un terme moyen, ou bien pour toutes deux un terme plus général, ce serait le terme convenable. En nous élevant toujours, nous trouvons deux sentimens nouveaux, le sens de la poésie, l'idéalité, et cet autre sentiment qu'on n'a pu généraliser encore mieux que par le nom d'imitation. Un professeur du Collége de France a dit : « Il y a en nous une faculté qui perçoit le beau, faillible comme toutes nos facultés, mais aussi réelle qu'aucune autre... Qui de nous, en présence de quelque action, à l'aspect de quelque site, à la lecture de quelque page, ne s'est écrié : Que c'est beau! Avant que la réflexion fût arrivée, le cri de l'âme était parti. » (1) Je ne sais pas de définition plus précise et plus complète du premier des deux sentimens que j'ai indiqués. Quant au second, ne semble-t-il pas déplacé dans cette haute atmosphère de sentiment et d'intelligence? Imitation entre bienveillance et idéalité, il y a là quelque chose de choquant, si l'on ne remonte au sens primitif et général de cette faculté. Ce qu'il y a de primitif et de fondamental en elle, c'est le sentiment, non de l'imitation, mais de l'*expression;* nous lui devons la véhémence du geste, l'accent des paroles; elle est l'âme du discours, comme l'idéalité en est le luxe et l'éclat. Quand nous saisissons sur un front la colère, l'indignation ou l'enthousiasme, quand nous recevons la secousse électrique des passions, il faut sans doute un autre sens que celui de la forme, des tons et de la couleur, bien autrement relevé qu'eux tous; il faut un autre sens que celui du beau, mais qui n'est pas moins supérieur, pas moins intellectuel que lui. Cette faculté remplie de chaleur et d'âme, quand elle s'exerce dans toute sa plénitude, et avec un heureux concours du sentiment et de l'intelligence, ne produira, dans sa combinaison avec de minces facultés, que l'imitation de *Spurzheim*, la mimique de *Gall*. Combien ne faudrait-il pas ravaler

---

(1) M. J.-J. Ampère, Revue des Deux-Mondes.

les organes de bienveillance et d'idéalité mêmes, si nous les prenions dans leur application triviale !

Enfin, en arrière des deux facultés précédentes, à la même hauteur qu'elles, est l'organe du merveilleux qui nous porte à l'étonnant, à l'extraordinaire; et son entourage est certainement bien en rapport avec sa tendance : au-devant, l'idéalité; au bas et en arrière, l'espérance; au-dessus, la vénération. C'est une combinaison bien funeste que la sienne avec cette dernière faculté, quand elle s'exerce sur l'idée grande et simple de la divinité. Ces deux facultés la dénaturent en l'amplifiant; et de là, la superstition, les visions, et tout le cortége fantastique et parfois monstrueux de puissances intermédiaires à l'homme et à Dieu.

Ici je m'arrête.

La phrénologie serait sortie des mains de *Gall* telle que je viens de l'exposer, que j'aurais senti quelque défiance en moi, pour son origine vraiment expérimentale; j'aurais dit ce que j'ai entendu dire plusieurs fois à ceux à qui j'en exposais l'ordre et l'enchaînement, ainsi que je viens de le faire : « Cela est trop beau! » Et toujours cependant, j'aurais accepté ce système comme le plus harmonieux, le plus complet, le plus conforme aux faits de l'histoire naturelle; mais je le demande, lorsqu'on songe que toutes ces facultés ont été jetées et localisées au hasard, découvertes une à une comme le seraient les îles d'un océan inconnu; lorsqu'on songe que *Gall* y a laissé plusieurs lacunes, qu'il en a exclu toute idée systématique, et que pour cela il n'a pas reculé devant des dénominations choquantes, telles que celles de vol et de meurtre, parce que son observation avait porté sur des organisations outrées dans le sens d'un organe qui se traduisait avec toute la saillie de son développement et toute l'énergie de sa manifestation; lorsqu'on songe que, depuis *Gall* et déjà du temps de *Gall*, l'examen comparé de cerveaux innombrables pris dans toutes les classes d'animaux, est venu confirmer sa doctrine, est-il, je le demande, un seul fait de physiologie qui porte à un plus haut degré le caractère de la vérité et de la démonstration. On a reproché à *Gall*

cette absence de systématisation et de portée philosophique que je signalais tout à l'heure; eh bien! dût-on m'accuser de dépasser toute mesure dans mon enthousiasme, de m'y montrer stupide et idiot, je dirai que pour moi l'erreur de ces dénominations est admirable; c'est un titre qu'il faut que la phrénologie inscrive en tête de ses annales et revendique hautement, que toutes ces dénominations de vol, de meurtre, de mécanique, de mémoire des langues, d'amour des voyages; erreurs, je le répète, sublimes d'observation; et on lui a reproché cela; que ne lui a-t-on pas reproché, mon Dieu! Que de sarcasmes! que de tribulations pour lui! que de dégoûts l'ont abreuvé! Il me semble retrouver une des pages de la vie de *Harvey*, de *Colomb*, de *Galilée*. *Harvey*, *Colomb*, *Galilée*, éclatante et lumineuse trilogie, qui marque le génie de l'homme et les obstacles à son triomphe parmi les hommes! *Gall* est de leur noble parenté; il a quelqu'un de leurs titres à tous : comme *Harvey*, c'est une loi de physiologie qu'il a découverte; comme *Galilée*, il a établi des forces fondamentales; comme *Colomb*, il a montré un monde nouveau : le monde de l'intelligence!

Je devrais terminer, car ma tâche est remplie; mais il y a de nombreuses objections à la phrénologie, et il y en a parmi elles qui pèsent lourdement sur mon âme, parce qu'elles sont morales. On croirait peut-être que je les accepte, si je me taisais sur elles, tandis que je les nie et les repousse de toutes mes forces. En tête, je dois mettre le reproche de matérialisme. Dans le monde, on a l'habitude d'y attacher l'autorité d'un nom qu'on devrait respecter quelque peu, après la hauteur à laquelle il s'est placé, mais dont on fait un étrange abus en plus d'une chose. Pour ramener à la vérité, je n'ai besoin que de citer les paroles suivantes, extraites d'un cours tout récent (1), que j'ai déjà rappelé; ce sera la double réfutation du reproche et du nom. « On me reproduira probablement un reproche banal et désormais fort usé; on me dira : Toute cette doctrine conduit au matérialisme. Ce

(1) M. *Broussais*, Cours sténographié de phrénologie, 3e leçon, 1836.

mot, messieurs, ne m'impose pas, parce que je n'ai nullement l'intention de nier ou de découvrir la cause première des phénomènes dont je vous fais l'histoire. Libre à chacun de se figurer à sa guise l'élément primitif de la vie et de le considérer comme immatériel. Je me borne à répéter, après les phrénologistes, que la cause première, quelle qu'elle soit, de notre intelligence ou de notre moral, a besoin de tels ou tels organes pour se manifester par les actes que l'on désigne sous ses dénominations. Ceci est clair et intelligible pour tous, aussi facile à déduire de l'observation empirique que de l'assertion des psychologistes, forcés, malgré toute leur répugnance, de déclarer *coràm populo* que le cerveau pris collectivement est nécessaire pour la manifestation de l'esprit, et que l'âme ou le moi ne peut opérer sans une tête. Quelle différence y a-t-il, en effet, entre dire que l'esprit opère avec un organe simple ou un organe multiple? C'est toujours de la matière nerveuse qu'il lui faut pour se manifester. L'une de ces propositions n'est pas plus matérialiste que l'autre, mais celle des phrénologistes paraît, dès le premier abord, plus vraisemblable; car, si vous n'accordez à l'esprit qu'un seul instrument dont la forme et l'étendue sont indifférentes, vous ne pourrez jamais concevoir ni comment il peut se monter sur des tons si différens, ni comment il ne peut pas se monter sur tous les tons, y réunir toutes les octaves et y jouer tous les airs possibles, malgré les différences d'âge, de sexe et de santé. Aussi les plus sages entre les croyans, des hommes animés d'une foi sincère et éclairée, ont-ils compris cette nécessité, et n'ont-ils pas craint d'étudier la phrénologie, persuadés qu'aucun des dogmes de cette science n'attaque des convictions auxquelles ils tiennent autant qu'à leur propre existence. »

Une brochure contraire à la phrénologie, publiée dernièrement, contient l'aveu tout naïf : « Que le véritable débat entre le matérialisme et le spiritualisme roule sur la question d'unité (1). » Et cette

---

(1) M. *Bénard*, Dissertation sur la théorie des forces fondamentales dans le système de *Gall* et *Spurzheim*, 1836.

conclusion est celle d'un esprit consciencieux et nourri de connaissances étendues, la brochure en fait preuve d'un bout à l'autre; mais ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à ce titre il n'y a pas un seul philosophe dans l'histoire sacrée ni profane qui ne se trouve être matérialiste; ils le sont tous depuis Descartes et Mallebranche jusqu'à saint Augustin, car ils ont tous étudié assez complètement les phénomènes de l'intelligence sous l'une ou l'autre de ses faces pour reconnaître dans l'âme différens modes, différentes manières d'être, différentes facultés enfin. Il y a quelque temps, je me demandais à moi-même si un matérialiste était possible avec une intelligence normale; aujourd'hui, avec la distinction que j'ai citée, j'en serais à me demander s'il existe un seul spiritualiste.

Que veut donc la philosophie moderne à la phrénologie? que lui reproche-t-elle? est-ce l'innéité des idées qu'elle a irréfragablement établie? Mais cela n'est plus contesté par personne. Il y a en faveur de cette vérité le témoignage de tous les siècles, de toutes les autorités philosophiques. Cicéron a dit : « Qu'ainsi qu'il existe de grandes différences entre les corps, il y a de même entre les esprits une diversité encore plus grande (1) ; » *Galien*, « que chaque animal sent d'avance et connaît sans instruction la faculté de son âme, ainsi que l'emploi auquel ses membres sont destinés (2) ; » *Bonnet*, « que la vertu, comme les talens, tient beaucoup au physique ; qu'elle se façonne dans la matrice comme l'œil, l'oreille et la main. » Je ne citerai pas Leibnitz, qui n'entend pas autre chose que les idées innées par ses dispositions et ses virtualités naturelles. On connaît, à ce sujet, l'opinion de Descartes et de Mallebranche, celle de Hutcheson, Ad. Smith, Reid, D. Stewart. Si la philosophie moderne veut s'en tenir à la table rase d'Aristote, ou à la statue de Locke, on pourra lui montrer que Locke admet des goûts de l'âme aussi divers que ceux du

---

(1) *Cicéron*, de Officiis.

(2) *Galien*, de Usu partium, lib. 1, cap. 4.

corps, qu'Aristote lui-même reconnaît que nous sommes naturellement portés à faire de certaines actions ou à l'exercice de certaines facultés naturelles, indépendamment des plaisirs qui en sont inséparables; on lui montrera tous les faits qui se passent et se succèdent autour de nous, et cette démonstration vaudra mieux encore. C'est peut-être là un des torts de la phrénologie, aux yeux des philosophes, d'observer et de tenir compte de tous les faits naturels qui s'offrent dans toute l'étendue de l'échelle animale, de ne pas étudier l'homme enfin à la manière d'un gastralgique qui, pour connaître la digestion, s'écouterait digérer après le repas.

J'ai peu de chose à dire du fatalisme; il ne résulterait pas plus de la phrénologie que des idées innées, puisque, philosophiquement parlant, la phrénologie n'a fait qu'établir ce dernier principe d'une manière plus démonstrative, en insistant de plus toutefois sur les variations individuelles. D'ailleurs, en présence de faits aussi bien constatés, il faut se défier d'une tendance assez naturelle à voir de l'injustice et de l'inconséquence de la part de Dieu dans le principe qui découlerait de certains faits, lorsque ce principe est seulement contraire aux idées que nous avons et que nous nous formons à nous-mêmes. Nous faisons trop souvent raisonner Dieu comme nous raisonnons nous-mêmes; c'est pour cela qu'on a trouvé parfois qu'il raisonnait et agissait mal. Qu'on se rappelle que les bulles du Saint-Siége n'ont pas empêché la terre de tourner ni d'être ronde, pas plus qu'elles n'empêcheraient la philosophie de marcher à ses découvertes.

J'arrive à un ordre d'objections qui paraissent plus redoutables, car elles partent de ceux qui semblent les défenseurs-nés de la phrénologie, de certains physiologistes, et, comme on pourrait dire, nous nous frappons nous-mêmes au cœur. Je ferai observer toutefois, avant de m'engager dans cette discussion, que ce n'est point la partie psychologique de la phrénologie qu'ils repoussent; loin de là, je crois qu'ils l'admettent à peu près tous: depuis l'ouvrage de M. *Lélut* surtout, il n'y a plus guère de doutes à cet égard. Il est donc probable

que jusqu'ici ils m'accorderont d'avoir raison avec eux; mais, ce qu'ils nient, ce qu'ils rejettent, c'est la partie expérimentale, ce qui semble tout d'abord une contradiction un peu forte: soutenir la conclusion et nier les prémices. Laissons-les donc, après ce début en logique, se donner pour les raisonneurs les plus conséquens, et passons en revue les principes physiologiques sur lesquels repose la phrénologie.

Un des premiers est qu'un organe ne peut exercer plusieurs fonctions à la fois, et encore moins plusieurs fonctions différentes. Il faudrait citer un volume entier de *Gall*, pour montrer comment il est parvenu à établir, par voie d'exclusion, que le cerveau seul préside aux facultés instinctives, morales et intellectuelles. Ce qui a été dit du cerveau, par rapport aux autres parties du corps, doit être dit des diverses parties du cerveau entre elles; car là, pas plus qu'ailleurs, un même organe ne pourra jamais exercer des fonctions différentes; et quoi de plus différent et de plus opposé dans l'action qu'un instinct et un sentiment? existe-t-il le moindre rapport entre le sens génésique et la faculté de juger et de comparer? Il y a donc plusieurs organes dans le cerveau, de même qu'il y a plusieurs facultés, et, disons plus, autant d'organes que de facultés.

Un autre principe qui n'est pas moins général, est celui du développement proportionnel à l'activité, en faisant la réserve toutefois des circonstances modifiantes, telles que le tempérament, l'habitude l'éducation, l'âge, le sexe et l'état des viscères. Ce principe, qui sauve à lui seul toutes les observations phrénologiques, est tout à fait fondamental. On l'a nié, je le sais, on a voulu le restreindre aux phénomènes mécaniques, et, dans un ouvrage dont l'entière publication n'est pas encore terminée, on a dit: « Prenez la vision et l'œil pour exemple, l'intensité de la vision ne sera pas en raison de la masse du volume de l'œil (1). » Sans doute cela n'est pas, mais où est la partie

(1) Recherches sur l'encéphale, sa structure, ses fonctions et ses maladies, par M. *Parchappe*, médecin en chef de l'asile des aliénés de la Seine-Inférieure, professeur, etc., 1836, p. 5.

sentante de l'œil? réside-t-elle dans ce qui fait son volume et son apparence extérieure? est-ce la cornée, est-ce le cristallin, est-ce la sclérotique? serait-ce par hasard l'humeur aqueuse ou l'humeur vitrée? Eh! non, mille fois non; M. *Parchappe* le sait bien: la seule partie essentielle et vraiment sensible est la rétine, et tous les faits d'anatomie comparée viennent déposer que l'étendue et le perfectionnement de la vision est en proportion rigoureuse du développement de la rétine. Chez l'aigle et le faucon, elle se plisse pour augmenter sa surface, sa masse nerveuse et sentante, et donner à ces oiseaux la vue perçante qui les caractérise. La cornée, le cristallin, la sclérotique et les humeurs aqueuse et vitrée, sont de purs instrumens de physique. Il y a je ne sais combien d'années qu'on a dit et répété cela. Là vraiment sont des parties mécaniques, et non dans la substance musculaire, comme le prétend encore M. *Parchappe*. La substance musculaire est composée de l'élément musculaire et de l'élément nerveux combinés fibre à fibre, et c'est là ce qui existe au monde de plus vital et de moins mécanique.

Après de pareils argumens, et toujours pour renverser le même principe, on conteste à la phrénologie les moyens d'apprécier la masse cérébrale à travers les parois du crâne. Qui le croira? Ceux-là même qui élèvent une pareille contestation apprécient tous les jours le développement des poumons à travers les parois de la poitrine, et les dimensions intérieures du bassin par son apparence extérieure et par le toucher qu'ils exercent à travers une masse de parties molles. Ils ont certainement raison; cette appréciation est utile et vraie: mais, ce qui est vrai dans ce cas du bassin et du thorax, l'est davantage encore du crâne.

Est-ce à dire maintenant que l'intelligence et les facultés de l'homme sont devenues une affaire de pied-de-roi? Jamais pensée aussi saugrenue n'est venue à l'esprit d'un phrénologiste; il faut je ne sais quelle viciation congéniale du cerveau pour la concevoir. On se souviendra dans toute appréciation phrénologique que la moyenne d'épaisseur des os du crâne, qui est de l'épaisseur d'une ligne et demie,

peut s'élever, dans des cas très-rares et tout à fait exceptionnels, à trois et même quatre lignes. Que les antiphrénologistes s'emparent donc bien vite de cet aveu comme d'une grande conquête; qu'ils répètent encore que l'éducation, l'habitude, le tempérament, l'âge, le sexe et l'état des viscères exercent sur l'activité cérébrale une influence modificatrice dont il faut tenir compte: je l'ai énoncé en posant le principe que je discute; mais qu'ils ne soutiennent plus, cette réserve faite, que l'activité n'est pas proportionnelle au développement, et par conséquent que la localisation des organes du cerveau est une prétention exagérée, un problème insoluble. Les termes sont nombreux sans doute, mais déjà bon nombre d'inconnus sont éliminés, et, dans une solution aussi avancée, ce serait d'un esprit décourageant et rétrograde, de nier la solubilité complète.

En terminant, j'allais oublier une objection qu'il faut faire à la phrénologie, objection vraie, sérieuse, redoutable; je la trouve dans Locke, et la transcris textuellement, sans commentaire aucun, m'abritant de ce qu'elle a de faux ou de trop vrai, on en jugera, sous la sagesse et l'autorité d'un pareil nom: « Ne serait-ce pas, dit-il, pour un savant professeur, une chose insupportable et capable de faire rougir sa robe d'écarlate, de voir son autorité, acquise par quarante années de rudes travaux en grec et en latin, au prix de son temps et de ses veilles, et confirmées par les traditions et une barbe respectable, détruite en un instant par un nouveau venu? Qui peut jamais espérer de réduire ce professeur à confesser que ce qu'il avait appris pendant trente années à ses élèves n'était qu'erreur et déception, et qu'il leur avait vendu bien cher de l'ignorance et des grands mots qui ne signifient rien? » (1)

---

(1) Je dois ici un remercîment public à M. *Dumoutier* pour la bienveillance parfaite avec laquelle il met à la disposition de ceux qui cultivent la phrénologie sa belle et riche collection : c'est là qu'on puisera la meilleure réponse aux bruits erronés qui courent sur les têtes les plus remarquables, et qu'on se tiendra

PROPOSITIONS

I.

En médecine légale, appelé à constater l'aliénation mentale, c'est suivant l'ordre phrénologique que je dirigerais l'interrogation et les épreuves.

II.

L'étude de la disposition et des tendances individuelles est d'une ressource puissante dans le traitement de toute maladie; la phrénologie sera un guide utile pour arriver à leur connaissance.

III.

Si la phrénologie est précieuse dans le traitement de toutes les maladies, elle l'est davantage encore, et surtout d'une manière plus directe, dans l'aliénation mentale.

IV.

La présence de l'urée dans le sang des animaux auxquels on a enlevé les reins est un fait à peu près inexpliqué en physiologie, et sur lequel des expérimentateurs ont cru pouvoir s'appuyer pour établir

---

surtout au courant des acquisitions nouvelles que la science fait chaque jour. C'est aussi dans ses excellens cours de phrénologie pratique, où tant de têtes célèbres et connues sont passées en revue, qu'on pourra acquérir une conviction sincère et éclairée.

que les matériaux de nos sécrétions existent tout formés dans le sang. Il me semble qu'on trouve une explication satisfaisante de cette circonstance dans la facilité avec laquelle de nombreuses réactions chimiques produisent l'urée. Il suffit, dit *Berzélius*, de faire passer du cyanogène dans de l'eau: quoi de plus simple alors, que de supposer qu'une fois les reins enlevés les élémens primitifs de l'urée, charriés, ramenés sans cesse en présence l'un de l'autre, et ne rencontrant plus leurs émonctoires habituels, se trouvent dans une de ces conditions nombreuses et faciles qui donnent naissance à l'urée? Cette formation est anormale sans doute, mais elle se bornera à l'urée, parce que l'urée seule, parmi les principes organiques, se produit facilement et de toutes pièces.

V.

Les phénomènes sympathiques d'une maladie servent plus spécialement à la mesure du traitement, les symptômes locaux plus spécialement au choix et à l'application des remèdes.

VI.

Dans les maladies aiguës, il faut agir avec mesure et promptitude; avec mesure et persévérance dans les maladies chroniques.

VII.

Dans les irritations, soit nerveuses, soit inflammatoires, la douleur locale n'augmente pas toujours sous la pression; souvent elle reste la même, quelquefois elle diminue.

VIII.

L'action d'aucun médicament n'est absolue.

IX.

Les convulsions hystériques peuvent prendre la forme du tétanos; dans un cas que j'ai observé, il y avait une véritable opistothonos. Le sujet affecté éprouvait un grand soulagement quand je m'efforçais de ramener la tête en avant.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. (Sect. 1, aph. 8.)

II.

A sanguinis fluxu delirium, aut etiam convulsio, malum. (Sect. 7, aph. 9.)

FIN.